

## **L'Eternel retour voilé**

Francis Rousseaux

[francis.rousseau@ircam.fr](mailto:francis.rousseau@ircam.fr)

Mots Clés : la Mode, le changement, la répétition, le *même*, *l'Eternel retour*, la liturgie chrétienne de l'Église romaine, la ronde des saisons, le temps, le climat, le rituel, l'été, expérience singulière, épisode scandé, la séduction, la féminité, le corps propre.

### **Préambule : Début de l'été à Paris**

Dieu que les filles sont jolies, ce matin, à Paris ! Aucun moyen d'échapper à l'attraction, dont la multiplicité donne le tournis ... Mieux vaut s'enfermer que de perdre la tête ... Misons que la langue de Cervantès fait fausse route lorsqu'elle confond l'enfermement avec la maladie ... Il doit bien y avoir un interstice, un enfermement préventif de la *enfermidad* ...

Il faut dire que c'est *presque* déjà l'été (nous sommes le 14 juin), que c'est même *déjà* l'été, abstraction faite du mouvement des planètes qui seul édicte la norme ... Tout y est : la chaleur, œuvrant depuis plusieurs semaines, la visée des vacances *d'été*, les invitations à dîner en terrasse *à partir de 20h30*, les bicyclettes remontant les rues et les trottoirs, et surtout l'agitation des filles qui viennent de remiser leurs affaires d'hiver pour s'essayer dans leurs nouvelles tenues légères et se familiariser avec leur nouveau corps porté (comme on dit l'ombre portée). C'est presque un nouveau corps en effet, et il leur faut réapprendre à marcher, à *bouger*, à parler, et à soutenir le regard des hommes.

Je me sens engagé malgré moi dans ce vaste exercice de ré-étalonnage, fasciné et confus, incapable de discerner le test de réglage, finalisé et clos, de l'entrouverture dialogique d'un rapport amoureux. Tout cela va trop vite, s'avère immédiatement vain et étourdissant, mais impossible de se détacher de la scène, de ne pas répéter ce regard concupiscent, de ne pas guetter du coin de l'œil le regard de la belle (les femmes savent voir sans être vues *regardant*), de ne pas s'abrutir et dévaler ...

Mieux vaut rentrer et attendre le retour *à la normale* en feuilletant le journal. Ça passera ...

### **Dérivation 1 : Pas de défilé Balmain cet été**

La maison Balmain ne présentera pas, début juillet, de collection haute couture automne-hiver 2003-2004. La griffe parisienne, créée en 1945, évoque « *la conjoncture internationale* », mais précise que son activité couture n'est pas remise en cause. Elle sera présente dès janvier avec la collection printemps-été 2004, a-t-elle affirmé.

Balmain a également mis fin au contrat de son directeur artistique Laurent Mercier, 38 ans, nommé en novembre 2002 à ce poste, où il avait pris la succession d'Oscar de la Renta. Il a été le créateur attiré de plusieurs stars de la chanson dont Lenny Kravitz, Vanessa Paradis, Nina Hagen ou Sylvie Vartan. Ancien élève de l'école Berçot de Paris, M. Mercier a été notamment assistant de Jean-Paul Gaultier. Un nouveau directeur artistique sera nommé dans la première quinzaine de juillet, a indiqué la maison Balmain à l'AFP.

Pas de défilé Balmain cet été (*Le Monde* du samedi 14 juin 2003, page 21)

Les maisons de haute couture, les défilés de mannequins, les griffes de collections vestimentaires, *la Mode* ...

C'est vrai, j'oubliais de dire que toutes ces filles dans la rue (décidément, elles occupent encore mon esprit) qui paraissent mettre au point des dispositifs de séduction, disposent avec la Mode d'un formidable support. Elles semblent puiser là des pulsations, des incitations à la fois ouvertes et restreintes, des inspirations, un rythme, des exigences qu'elles vont travailler, filtrer, s'approprier (il n'y a qu'à voir le travail que font les jeunes filles des rives de la Méditerranée avec la *passagietta*, avec quel sérieux et régularité elles pratiquent cette mise en scène quotidienne de la posture de séduction, tirant profit de chaque répétition pour mesurer leur attraction différentielle, changeant de variable pour d'intuitives études d'impact, adaptant leur gestuelle pour optimiser leurs effets, synchronisant leur conduite sous l'effet des mystérieux édits de la Mode, qui prescrivent leur conduite sans négliger de s'arrimer aux atouts singuliers de chacune ...).

Mais *qui* fait la Mode ? La maison Balmain et ses concurrentes ? Laurent Mercier et son futur remplaçant ? Vanessa Paradis et Sylvie Vartan ? Les clientes des boutiques de vêtements ? Comment *fonctionne* la Mode, à la fois récurrente et permanente, arraisonnée par les saisons mais prétendant se substituer aux planètes pour les décider ? Comment procède-t-elle pour dédaigner tant de paramètres qui pourtant devraient la déterminer, et finalement les réduire en esclavage ? En quoi la Mode est-elle l'alliée infallible des séductrices ?

Il faudrait enquêter de ce côté-là ... Et peut-être parvenir ainsi à percer le *secret* que les filles s'échangent en chuchotant à travers les rues de Paris ...

### **Dérivation 2 : Nada es lo mismo**

Pour l'heure, laissant *Le Monde* se souvenir et porter seul ma promesse d'investigation autour de la Mode, je tombe sur un poème, là sur le piano, que je me suis promis d'apprendre par cœur pour le plaisir de le gueuler ensuite (au sens de Flaubert) sur tous les tons, de faire rouler les « r » et tremper les « ll », de varier la vitesse d'élocution pour observer comment la prosodie et le sens s'en trouvent déplacés ...

C'est un poème en espagnol d'un auteur natif des Asturies, Angel González, et qui a vécu longtemps aux Etats-Unis, ayant fui la Guerre civile de 1936 (tiens ça aussi, il faudrait pouvoir

en parler un jour, de la position – im-posture ? – française pendant la guerre d’Espagne). Le texte s’intitule *Nada es lo mismo*, qu’on pourrait peut-être traduire par “rien n’est jamais pareil”, ou de façon plus allusive aux présocratiques et à Héraclite “le *même* n’existe pas”.

La lágrima fue dicha.

Olvidemos  
el llanto  
y empecemos de nuevo,  
con paciencia,  
observando a las cosas  
hasta hallar la menuda diferencia  
que las separa  
de su entidad de ayer  
y que define  
el transcurso del tiempo y su eficacia.

¿A qué llorar por el caído  
fruto,  
por el fracaso  
de ese deseo hondo,  
compacto como un grano de simiente?

No es bueno repetir lo que está dicho.  
Después de haber hablado,  
de haber vertido lágrimas,  
silencio y sonreíd:  
nada es lo mismo.

Habrà palabras nuevas para la nueva  
historia  
y es preciso encontrarlas antes de que sea  
tarde.

*La larme fut dite.*

*Oublions  
les pleurs  
et commençons de nouveau,  
avec patience,  
observant les choses  
jusqu'à découvrir la moindre différence  
qui les sépare  
de leur entité d'hier  
et qui définit  
le cours du temps et son efficacité.*

*Pourquoi pleurer le fruit  
tombé,  
l'échec  
de ce désir profond,  
dense comme un grain de semence ?*

*Il n'est pas bon de répéter ce qui fut dit.  
Après avoir parlé,  
après avoir versé des larmes,  
silence, souriez :  
rien n'est jamais pareil.*

*Il y aura des paroles neuves pour la  
nouvelle histoire  
et il est nécessaire de les trouver sans  
tarder.*

*(traduction sauvage Rousseaux)*

J’aime qu’on essaie d’éloigner le *même* du noyau originaire pour faire place première à l’expérience singulière. Car c’est bien à cela que nous invite le maître de cérémonie lorsqu’il nous enjoint de sécher ces larmes, versées en situation douloureusement éprouvée, pour réexaminer la situation : savoir tirer parti du temps et profiter de son efficacité, de sa faculté à entraîner le changement dans son cours. S’en remettre au différent est toujours à portée du regard et de la main, il suffit de se souvenir que le *même* est pur artifice, pure construction, et faire ainsi lâcher prise aux idées et aux concepts qui hypostasient la situation en la surdéterminant.

J’aime aussi cette intrication entre la synthèse et l’analyse, qui donne aux impasses de la première de renoncer au profit d’une reconstitution confiante, d’une réactualisation du réel ouverte par le temps, dépouillé au passage de ses habits d’apparat et de son primat sur l’expérience : le temps n’est plus condition de possibilité de l’expérience en un sens *théorique*

comme chez Kant; il vient *pratiquement* à notre secours lorsque le *même* fait montre d'une hégémonie trop catégorique.

J'aime encore cette simplicité paradoxale avec laquelle est traitée la répétition : car si rien n'est jamais pareil, comment pourrait-on, en répétant « lo que está dicho », faire autre chose que le dire *de nouveau*, ces mêmes paroles devenant alors paroles neuves, au sens des « palabras nuevas » du poème ? Mais peu importent au poète ces possibles élucubrations, qui préfère révéler une solution silencieuse, souriante et apodictique : « silencio y sonreíd: nada es lo mismo ».

Car c'est bien une idée qui finalement triomphe, affranchie du temps par essence, celle que *le temps ne pourra jamais faire que le changement s'arrête, que le même se glisse subrepticement jusque dans le noyau originare.*

Le temps a certes sa productivité ... Mais c'est seulement en limite, par différenciation, qu'il permet à l'expérience singulière de détourner du *même* : sous condition du différent (qu'on pourrait aussi écrire ici à la Lyotard « différend »), qui lui confère efficacité. S'il conserve son seul privilège non usurpé, celui d'être l'opérateur efficace du changement, le temps est renvoyé à son impuissance à changer le changement en *même*. Il est vaincu, chez Angel González, par l'idée de la possibilité permanente du réexamen.

C'est comme s'il n'était mobilisé que pour construire des notions qui s'en affranchissent bientôt, à vivre dans la passion de leur validité (le fruit destiné à fructifier), mais qu'il faut impérativement laisser aussitôt qu'elles conduisent au bruit et aux larmes. Ainsi le temps est-il réduit à ne pouvoir être que l'éternel et vain contestataire du changement ... La mort constatée du fruit tombé n'est pas la fin du monde.

### **Dérivation 3 : Si le monde se renouvelait éternellement ...**

Tout de même, comment le temps s'y prendrait-il pour contester le changement, s'il lui venait cette étrange fantaisie ? Quelle figure complice pourrait-il bien inventer pour accroître son efficacité jusqu'aux pleins pouvoirs ?

Il pourrait viser son repli dans la figure de *l'Eternel retour*, qui le verrait triompher dans sa prétention à fixer l'immuable, modulo la répétition d'un épisode. *L'Eternel retour*, en tant qu'il parviendrait à contraindre le changement à un repli sur lui-même, aurait ainsi la puissance de l'annihiler, en l'engageant au second degré dans un cercle vertueux irrévocable.

Ainsi le temps serait-il rendu maître absolu du changement, l'engendrant par simple jaillissement et pouvant *a volo* le nouer sur lui-même jusqu'à en inhiber toute manifestation.

Que dis-je ! La figure de *l'Eternel retour* n'exige nullement la répétition d'un *même* épisode pour pouvoir opérer; on saura toujours exhiber une raison, une occurrence ou une scansion, un rythme et un germe déployé : un rapport construit toujours les éléments qui s'y rapportent, pourvu qu'on l'analyse. Ainsi pourra-t-on prétendre reconnaître la figure de *l'Eternel retour* derrière la séquence d'un *même* se répétant sans cesse, mais aussi derrière un déploiement plus luxuriant, pourvu qu'on en exhibe a posteriori l'équation cachée.

Car s'il est impossible de *concevoir* un rapport ondulatoire, il est toujours possible d'*analyser* un rapport donné (comme non ondulatoire); l'effort des sciences positives est d'ailleurs entièrement tourné vers cet objectif depuis bien longtemps. Et les méthodes affluent.

Si la figure de *l'Eternel retour* ouvre au *même*, c'est parce qu'elle le suppose déjà. Et Nietzsche, un de ses plus ardents promoteurs ne s'y trompe pas lorsqu'il cherche à prouver la *nécessité* de cette figure : il procède à une démonstration par l'absurde (*La volonté de puissance*, § 322), qui lui évite de décrire son objet *de l'intérieur* :

« Si le monde *se renouvelait éternellement*, on supposerait qu'il est un être miraculeux, divinement libre de créer toujours de son fonds. Le *renouvellement* perpétuel suppose que la force grandisse d'elle-même par un libre choix, qu'elle ait non seulement l'intention, mais les moyens de *se garder* de toute répétition, de toute rechute dans une forme ancienne, donc qu'elle puisse à tout instant contrôler chacun de ses mouvements pour éviter cette répétition – ou encore qu'elle soit *incapable* de revenir à la même position : cela revient à dire que la masse de cette force ne serait rien de *constant*, pas plus que les qualités de cette force. *Il nous est absolument impossible de concevoir* une force *instable*, ondulatoire. »

Je pense pour ma part que la figure de *l'Eternel retour* nous leurre lorsqu'elle prétend circonscrire ou clore le changement dans une maîtrise. Je la vois davantage comme une figure stratégique de gestion ou de commandement, une fiction opérationnelle qui fournit, à condition d'y adhérer dogmatiquement, le fond indispensable à toute économie, à toute pédagogie et à toute morale.

Pour moi, c'est *le vécu de répétition* (ou l'exhibition d'un rapport éprouvé) qui *crée le même* ainsi que *l'épisode*, et pas l'inverse, contrairement à une croyance tacite et naïve. Qu'on pense seulement au cas de la reconstitution judiciaire, dans laquelle on fait jouer à l'accusé (présumé innocent) le rôle du coupable. Sait-il seulement lui-même s'il *est* le coupable ? N'est-il *même* que le coupable ? S'en souvient-il ? Aujourd'hui de toute façon, il est différent d'hier ... La question de sa culpabilité est pour lui une question seconde, sous condition de la mémoire et de la morale. Mais le problème juridique de la culpabilité sera bientôt tranché, révélé à travers la gestuelle dictée par le rôle : selon que le corps répète l'épisode ou le visite pour la première fois, le *même* jaillira ou non, accusant ou disculpant l'accusé.

Lorsque le corps propre répète, le *même* de l'accusé et du coupable s'en trouve prouvé, aux yeux même du répétant qui se retrouve comme arraisonné à son propre corps. Le *corps défendant* a un contraire, le *corps accusant*.

Ce qui est étrange, c'est qu'alors que rien n'est jamais pareil, rien aux yeux du juge ne peut commuer en innocence retrouvée le fait d'avoir été coupable. Et l'accusé doit vivre son inculpation de l'intérieur pour se convaincre que la justice des hommes ne fonctionne pas comme les choses humaines ordinaires. Être rassasié ne signifie nullement qu'on soit définitivement à l'abri de la faim (le temps transformera vite la satiété en faim, comme en

témoigne Knut Hamsun dans son inoubliable *Faim*), mais être coupable de quelque chose signifie qu'on le restera quoi qu'il arrive, jusqu'à la peine purgée après qu'elle ait été prononcée lors du jugement.

Car si je suis juridiquement coupable, la reconstitution me conduira à répéter, et donc à signer infailliblement le *même* de la scène reconstituée avec la scène criminelle. Il s'agit en premier lieu que le coupable *reconnaisse* sa culpabilité, en un sens banal et non moral cette fois : il doit être convaincu, et donc révéler spontanément au monde, qu'il y a bien unité de personne (et donc de responsabilité) entre l'acteur *effectif* de l'époque et lui-même aujourd'hui.

Ainsi, le principe de responsabilité exige le dogme du *même* pour pouvoir s'exercer. *L'Eternel retour* de la subjectivité origine la morale ... et alimente la guillotine. Au fond, la justice des hommes est fondée sur une fiction temporelle, celle de l'intemporalité de la culpabilité, qui ressortirait exclusivement et définitivement d'une logique formelle inconditionnée par le temps.

Pour bien faire et ne pas brusquer les choses, il faudrait examiner de plus près les différentes figures que peut prendre le temps, en s'enchevêtrant, pour servir des fictions opérationnelles ...

Il me vient une idée à ce propos, en ces lendemains de Pentecôte ... Celle de rendre visite à un haut lieu d'habitation de *l'Eternel retour* comme fiction productive : la liturgie chrétienne, telle qu'elle a été imaginée au fil des Conciles et telle qu'elle opère aujourd'hui dans le rituel catholique romain.

#### **Dérivation 4 : L'anniversaire du Soleil Invaincu**

Henri-Irénée Marrou, dans son ouvrage *L'Eglise de l'Antiquité tardive (303-604)*, évoque en ces termes la question de la liturgie et des sacrements chrétiens à la fin du IV<sup>ème</sup> siècle :

« La vie religieuse du chrétien a pour centre la participation au culte officiel, à la liturgie, au sacrifice eucharistique. Liturgie devenue presque partout quotidienne, célébrée avec plus de solennité le dimanche (en Egypte, le samedi et le dimanche) et aux jours de fête. L'année ecclésiastique commence à prendre forme, le temporal s'organisant autour de deux pôles.

Le premier est bien entendu Pâques (Orient grec et Occident latin n'en calculent pas encore la date d'après le même comput), la fête des fêtes se prolongeant d'un côté en direction de la Pentecôte, préparée d'autre part par un temps de pénitence, le carême; c'est au cours du IV<sup>ème</sup> siècle que la discipline s'est précisée au sujet de celui-ci, avec des variantes régionales, notamment dans la durée du jeûne.

Le second pôle, celui des fêtes d'hiver consacrées au mystère de l'Incarnation, a une origine plus complexe. Les églises d'Orient avaient fixé au 6 janvier une fête en quelque sorte idéologique célébrant l'apparition, la manifestation de Dieu sur la terre, Epiphanie, Théophanie; la commémoration de la Nativité au 25 décembre apparaît à Rome quelque

temps avant 336 : il semble bien que le christianisme triomphant se soit annexé, en lui imposant une signification nouvelle, la fête païenne de l'anniversaire du Soleil Invaincu dont l'empereur Aurélien en 274 avait cherché à faire la religion commune de l'Empire. Vers la fin du IV<sup>ème</sup> siècle les diverses églises s'empruntèrent mutuellement leurs fêtes qui se juxtaposèrent ainsi dans leurs calendriers. »

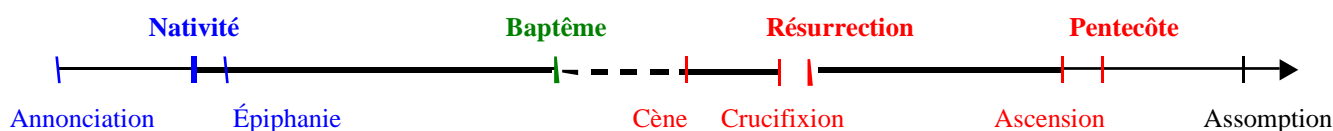
Fut-ce pendant le concile d'Arles (314), le concile de Nicée (325), celui de Constantinople (381) ou de Vatican (386), d'Hippone (393) ou de Carthage (397), voire de Chalcédoine (451) ? Qui donc a eu l'idée géniale (peut-être y avait-on pensé bien avant la chrétienté) de replier la vie d'un homme sur le cercle de l'année solaire, pour en faire une année liturgique à la gloire exclusive de cet homme ?

Qui a pensé à indexer l'année solaire par les anniversaires des événements clés de la vie d'un homme, de façon à lier inextricablement le temps sidéral à celui de la commémoration ? Le cycle des saisons se fait alors moteur de la célébration, et rythme la scansion. Petit à petit, au fil des coïncidences, la vie religieuse vient surdéterminer le cycle solaire, sans jamais pour autant l'évacuer : il est épousé.

Imagine-t-on un cycle liturgique chrétien qui durerait aussi longtemps que la vie du Christ elle-même ? Imagine-t-on un cycle liturgique qui ne cadre pas avec le cycle solaire ? Oui, les Musulmans ont une liturgie lunaire, mais l'année temporelle est ici tout entière lunaire ... Il serait absurde de ne pas prendre les astres à témoin.

Je donnerais cher pour savoir comment on s'est organisé au fil des Conciles pour résoudre les mille problèmes techniques et mnémotechniques qui découlent de l'invention du cycle liturgique par repli de la vie chronologique de Jésus sur une année solaire. Car la chose ne va pas de soi ! Loin s'en faut ...

Imaginons un peu l'espace des contraintes, et jouons à les résoudre par propagation, un peu comme on programmerait un système informatisé d'ordonnancement, de planification ou d'allocation de ressources.



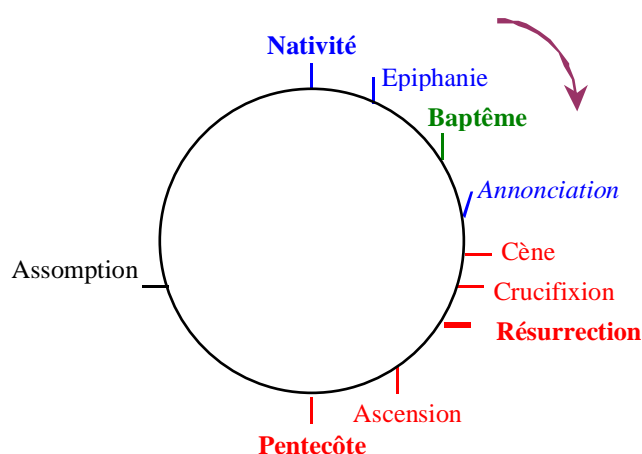
*Figure 1: La vie chronologique de Jésus (en traits gras, plein ou pointillé) et les événements qui la ponctuent*

1° D'abord il est *préférable* que les deux épisodes adhérents aux deux pôles principaux que sont Pâques et la Nativité ne se chevauchent pas (j'appelle épisode la durée qui enveloppe une série chronologique d'événements se déroulant dans la cohérence d'une certaine

logique – biologique, topologique, apostolique ou prophétique) : imagine t-on célébrer Noël entre la Crucifixion et la Résurrection ?

- 2° Ainsi, il est pédagogiquement *pertinent* de regrouper tout ce qui peut l'être autour de ces deux pôles, la proximité chronologique renforçant le sentiment épisodique et soulignant le caractère nécessaire de la succession. Par exemple, la célébration du Baptême du Christ par Jean le Baptiste (qui a lieu comme on sait alors que Jésus était adulte), est judicieusement rapprochée de sa naissance et fêtée le dimanche suivant l'Epiphanie, afin de dégager un épisode de croissance spirituelle du futur prophète.
- 3° Ainsi il est mnémotechniquement *judicieux* que la myriade d'événements d'importance non primordiale qui consolident le cycle liturgique se trouvent positionnés de manière à ne pas perturber la représentation d'une vie entière vécue en un an, sur un mode accéléré. Imaginez vous célébrer l'Assomption (la Dormition de Marie a été instaurée le 15/08 par l'empereur Maurice dès l'Antiquité) quelques jours avant la Crucifixion, scène abondamment décrite ou représentée en présence de Marie pleurant la mort de son fils ?
- 4° Enfin il faut faire place convenable aux cas particuliers. En examinant le calendrier liturgique de l'Eglise catholique romaine, j'ai d'abord été surpris d'y trouver l'Annonciation le 25 mars, date très proche de Pâques et qui risque de prêter à confusion et de nuire à la lisibilité de l'espace bipolaire. Mais où avais-je la tête ? Un rapide calcul montre que le 25 mars a lieu *neuf mois* avant le 25 décembre ... Le dogme de l'Immaculée Conception (aujourd'hui fêté le 8 décembre, juste avant Noël) étant très tardif, rien ne permettait à l'Eglise de l'Antiquité d'éviter de devoir rattacher *biologiquement* l'annonce faite à Marie par l'Ange Gabriel, précédant canoniquement la naissance des neuf mois de rigueur, à l'épisode de la Nativité.

Reste que cet événement est le seul qui chevauche le cercle liturgique, et qu'il faut comprendre comme ayant lieu *l'année précédente*. Pour le traiter en toute rigueur, il eut fallu étendre le cycle liturgique à deux ans, ce qui bien entendu en aurait rompu toute la puissance.



*Figure 2: Le cycle liturgique catholique romain et les principaux événements qui le ponctuent*



5° Il faut encore remarquer que *l'origine du récit* (la Nativité, passage par le recommencement du cycle narratif) est distincte de *l'origine de la foi* chrétienne (la Résurrection, source originaire de la croyance dans le Messie rédempteur). Chacun des pôles peut ainsi jouer à sa façon le rôle d'un point de passage par zéro du temps circulaire.

Le cycle liturgique du rite catholique romain vient surdéterminer le mouvement sidéral qui lui manquait, une fois la journée repérée par le sacrifice eucharistique de la messe et le temps de vie du croyant marqué par les sacrements : celui de l'année solaire. Une représentation de la vie de Jésus en modèle réduit et vécue sur un mode accéléré en une année est conçue, qui permet de *répéter* les célébrations au rythme des saisons.

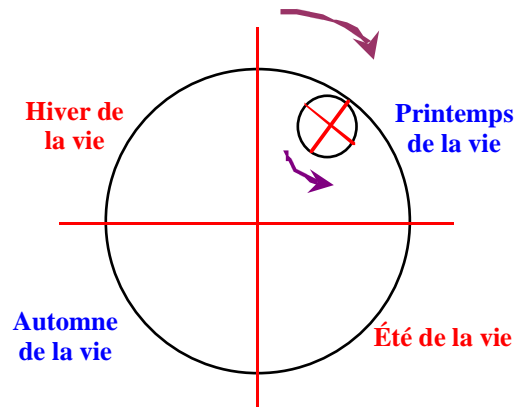
Allier la ronde des saisons à la célébration de la vie d'un homme est une trouvaille géniale, une fiction qui démultiplie judicieusement la portée commémorative.

Le corrélat de *l'Éternel retour* de la célébration rituelle consiste en une imprégnation de la vie de Jésus dans la propre vie du pratiquant, qui pourra d'autant mieux développer la sensation d'être accompagné par (ou d'accompagner) le Christ et ainsi s'identifier à lui : croissance de la vie spirituelle, acceptation du Mystère du trépas et espérance dans la vie éternelle à venir.

### **Dérivation 5 : Le cycle astronomique des saisons**

Examinons la chose de plus près : le mouvement des saisons prend sens à partir d'une direction obligée, portant la plante cultivée de sa germination à sa maturité. Pour le paysan de nos latitudes tempérées, l'année commence avec l'hiver, car c'est là qu'il jette le blé dans le sillon. Le cycle des saisons et des cultures donne aussi une image de l'existence humaine, elle-même soumise à un cours nécessaire. La saison est vécue comme l'époque de l'année correspondant à la récolte de certains produits ou à des travaux agricoles : vendanges, moissons, saison des fraises.

Le travail du paysan n'est pas un travail abstrait qu'il pourrait mener à sa guise. Il s'accomplit en relation étroite avec la nature et, en particulier, avec le cycle des saisons. Chaque saison a sa spécificité, elle comporte des travaux qui lui sont propres. Et chaque saison existe dans une continuité, elle prépare la saison qui la suit. Les espèces végétales que cultive le paysan suivent un cours de naissance, croissance, maturation en accord avec les saisons.



*Figure 3: Le cycle des saisons et des âges de l'homme*

Métaphoriquement, on peut également se figurer les quatre saisons de la vie, printemps, été, automne, hiver, comme caractérisant les âges de l'homme cheminant vers son ultime destination. Et la saison (astronomique) n'est pas toujours en correspondance avec la saison (de la vie) : la situation est même de ce fait toujours bidimensionnelle; une femme âgée au printemps, un jeune homme en hiver ... On peut représenter circulairement ces deux dimensions par une petite roue (l'année des saisons) engrenée dans la grande roue de la vie de la personne.

Nous habitons une planète d'un système solaire, la Terre. La période du mouvement de rotation de la Terre autour du Soleil est d'une année. La division de l'année en saisons résulte de l'inclinaison constante de l'axe de rotation de la Terre par rapport à la perpendiculaire du plan de son orbite autour du Soleil ( $23^{\circ}26'$ ). Comme l'axe des pôles garde une direction fixe dans l'espace, c'est tantôt le pôle Nord, tantôt le pôle Sud qui est éclairé par le Soleil, et la durée du jour aux différents points du globe varie au cours de l'année.

Le phénomène des saisons est commun à toutes les planètes dont l'axe de rotation n'est pas perpendiculaire au plan de l'orbite. Une saison est une des quatre parties en lesquelles l'année se trouve divisée par les équinoxes et les solstices. La Terre ne se déplaçant pas à une vitesse constante sur son orbite parce que celle-ci est elliptique, il en résulte une légère inégalité dans la durée des saisons, et de faibles variations séculaires.

Ainsi, bien que la variabilité du temps météorologique soit évidente à l'échelle d'un jour (cycle diurne/nocturne, variations de température pendant la journée), il est incontestable que des tendances lourdes soient, en un lieu donné, caractéristiques de l'époque de l'année. Par commodité, on convient que les conditions climatiques restent à peu près constantes, à un endroit donné, pendant une saison donnée. C'est pourquoi on peut se plaindre avec quelque légitimité lorsque le temps météorologique n'est pas un « temps de saison ».

Nous vivons le mouvement de la Terre par le biais du cycle de variation d'ensoleillement journalier et de ses tendances lourdes saisonnières. Les années se succèdent ainsi dans le cycle des saisons, plus ou moins contrastées au plan du climat.

L'hiver, il fait froid, il est bon de sentir le poids de vêtements protecteurs, long manteau soyeux de couleurs sombre, pour capter la lumière rasante de l'hiver.

Un modèle en couches de recouvrement et d'englobement s'annonce : cohérence intra-couche (le manteau, les gants et le parapluie), cohérence inter couches (plusieurs couches de vêtement sont nécessaires pour permettre une adaptation aux niveaux d'intériorité : l'extérieur, l'intérieur mal chauffé, l'intérieur chauffé; une cohérence entre ces niveaux s'impose, mais aussi une harmonie des textures, des couleurs, des matières, des dimensions, en un mot des *styles* vestimentaires).

Sous les latitudes contrastées, les saisons prescrivent le modèle (nombre de couches, dimensionnement des couches). Et puis le manteau est sombre car il est cher, donc on n'en achète qu'un, et il doit être générique, être cohérent avec de nombreuses couches inférieures, donc sombre. Et puis l'usure de l'étoffe ... L'ensemble de ces considérations permettrait d'élaborer des modèles de la Mode tels ceux que Roland Barthes propose dans son *Système de la mode*.

Je me demande si la Mode n'est pas un des artifices les plus astucieux jamais inventés pour provoquer *l'Eternel retour* et l'amener à révéler lui-même le secret de sa supercherie, le contraignant à se déplier sans cesse en épisodes *voilés* et en cercles *vicieux*. Mais ça n'est peut-être qu'une impression : le sentiment confus que la Mode démasque le dogme de *l'Eternel retour*, tout embusqué qu'il soit derrière le mouvement cyclique des planètes du système solaire et la ronde des saisons.

### **Épilogue : Aujourd'hui à Paris commencent les soldes d'été**

Nous sommes maintenant le 25 juin. Onze jours ont passé depuis que la maison Balmain a décidé de ne pas présenter de collection haute couture automne/hiver cet été. Aujourd'hui commencent à Paris les soldes d'été, et certaines boutiques de marque ont ouvert leurs portes dès l'aube, en prévision de la foule des acheteurs.

Sont présentés de nouveaux modèles, au fil des saisons : les soldes pour liquider les stocks de l'ancien modèle, les défilés et promotions de la nouvelle version du modèle en vigueur. La Mode doit proposer des solutions vestimentaires adaptées au climat de la saison, typées par quelque événement singulier. L'été revient sous le signe de ...

Virginité éternelle du changement de saison : rupture avec la saison précédente, catégorisation comme la même que l'année dernière. Mais aussi oubli radical des catégories ...

« Cette robe ne m'avantage pas ... et de toute façon elle est démodée ». La nouvelle Mode, c'est se sentir différent(e), s'actualiser ...

Ainsi la confusion de la Mode ne tient pas à son statut mais aux limites de notre mémoire; le nombre des traits de la Mode est élevé, mais pas infini : on pourrait très bien concevoir une machine à faire la Mode. Naturellement la structure combinatoire de la Mode est transformée mythiquement en phénomène gracieux, en création intuitive, en

foisonnement irrépressible, donc vital, de formes nouvelles : la Mode, dit-on, a horreur du système. Une fois de plus, le mythe renverse très précisément le réel : la Mode est un ordre dont on fait un désordre. Comment s'opère cette conversion du réel en mythe ? Par la rhétorique de Mode. L'une des fonctions de cette rhétorique est de brouiller le souvenir des Modes passées, de façon à censurer le nombre et le retour des formes; pour cela, elle donne sans cesse au signe de Mode l'alibi d'une fonction (ce qui semble soustraire la Mode à la systématique d'un langage), elle discrédite les termes de la Mode passée en euphorisant ceux de la Mode présente, elle joue des synonymes en feignant de les prendre pour des sens différents, elle multiplie les signifiés d'un même signifiant et les signifiants d'un même signifié. En somme le système est noyé sous la littérature, le consommateur de Mode plongé dans un désordre qui est bientôt un oubli, puisqu'il lui fait voir l'actuel sous les espèces d'un nouveau absolu. (*d'après Roland Barthes*)

La ronde des saisons fait figure de défilé. Cet été n'est pas un été de plus, c'est l'été qui revient à *nouveau*, c'est le nouvel été, le renouveau de l'été. On ne compte pas les étés. Il n'y a pas *vraiment* de répétition, car la mémoire peine à constituer du *même* : l'arrivée de l'été est un phénomène singulier, et si l'on se souvient qu'il y eut d'autres étés, on ne peut pas se souvenir *vraiment* de l'été lorsqu'on est en hiver, pas plus qu'on ne se souvient *vraiment* de la satiété lorsqu'on est mordu par la faim, ou du froid lorsqu'on a trop chaud.

Toute Mode nouvelle est refus d'hériter, subversion contre l'oppression de la Mode ancienne; cette Mode refuse dogmatiquement la Mode qui l'a précédée, c'est-à-dire son propre passé. La Mode se vit elle-même comme un Droit, le droit naturel du présent sur le passé; définie par son infidélité à elle-même, la Mode vit cependant dans un monde qu'elle veut et voit idéalement stable, tout pénétré de regards conformistes. La rhétorique, et singulièrement la rationalisation du signe, permet de résoudre cette contradiction : c'est parce que le présent vindicatif qui la définit est à peine tenable, futile, difficilement avouable, que la Mode s'emploie à élaborer une temporalité fictive d'apparence plus dialectique, et qui comporte un ordre, une tenue, une maturité, empiriques au niveau des fonctions, institutionnels au niveau de la Loi, organiques au niveau du fait; l'agressivité de la Mode, dont le rythme est celui-là même des vendettas, se trouve ainsi désarmée par une image plus patiente du temps; dans ce présent absolu, dogmatique, vengeur, où la Mode parle, le système rhétorique dispose des raisons qui semblent la rattacher à un temps plus souple, plus lointain, et qui sont la politesse ou le regret du meurtre qu'elle commet sur son propre passé, comme si elle entendait vaguement cette voix possessive de l'année morte qui lui dit : hier j'étais ce que tu es, demain tu seras ce que je suis. (*d'après Roland Barthes*)

Il faut coller à l'été comme on colle à l'instant présent pour effacer le temps, ne pas le compter comme un été supplémentaire, ainsi qu'on doit compter les allers-retours dans la

piscine municipale pour pouvoir maîtriser la distance parcourue en absence d'un but concret qui marquerait la fin de la traversée.

La Mode propose ainsi ce paradoxe précieux d'un système sémantique dont la seule fin est de décevoir (au sens étymologique de dépendre) le sens qu'il élabore luxueusement : le système abandonne alors le sens sans cependant rien céder du spectacle même de la signification. Cette activité réflexive a un modèle mental : la logique formelle. Comme la logique, la Mode est définie par la variation infinie d'une même tautologie; comme la logique, la Mode cherche des équivalences, des validités, non des vérités; comme la logique enfin, la Mode est dénuée de contenu, mais non pas de sens. Sorte de machine à entretenir le sens sans jamais le fixer, elle est sans cesse un sens déçu, mais elle est toujours un sens : sans contenu, elle devient alors le spectacle que les hommes se donnent à eux-mêmes du pouvoir qu'ils ont de faire signifier l'insignifiant; elle apparaît ainsi alors comme une forme exemplaire de l'acte général de signification, elle devient le signe du *proprement humain*. (d'après Roland Barthe)

La Mode vise à séparer le caractère *répété* de l'été de son caractère *singulier*. Ce que la Mode répète avec le retour de l'été, c'est la déclaration de sa singularité : cet été n'est pas un été comme les autres, c'est l'Été.

Être affamé ou rassasié : ces deux sensations ne sont pas en opposition, elles sont vécues en alternance, s'excluant l'une l'autre. Mais elles pourraient parfaitement être décrites positivement pour elles-mêmes et indépendamment, sans qu'on trouve probablement aucun lien particulier entre les deux descriptions. Les deux vécus ne sont pas opposés; on les oppose parce qu'ils sont en exclusion mutuelle et que l'on connaît leurs causes : s'alimenter suffisamment provoquera la satiété mais, pourvu qu'on attende suffisamment, la faim à nouveau prendra position envahissante.

## **Bibliographie**

Roland Barthes, *Système de la mode*, SEUIL POINTS ESSAIS, 1967

Angel González, *Nada es lo mismo*, <http://www.poesia-inter.net/ag62010.htm>

Knut Hamsun, *Faim*, PUF QUADRIGE, 1994

Edmund Husserl, *La terre ne se meut pas*, LES EDITIONS DE MINUIT, 1989

Henri-Irénée Marrou, *L'Eglise de l'Antiquité tardive*, SEUIL POINTS HISTOIRE, 1985

Friedrich Nietzsche, *La volonté de puissance*, TEL GALLIMARD, 1995

Paul Ricœur, *Temps et Récit*, SEUIL POINTS ESSAIS, 1991

## **Commentaires**

### **Commentaire n°1**

La première lecture semble laisser l'impression d'une opposition entre la vie placée dans le mouvement du temps et les modes comme phénomène plus ou moins volontaire de stabilisation.

Mais je pense qu'il me faut plutôt comprendre qu'il s'agit d'une juxtaposition. L'être (humain) dans une réalité toujours différente a la faculté de générer des idées. Dans le nécessaire passage par la communication, l'idée se formalise inévitablement au travers d'un modèle ou d'un plan plus ou moins complexe (du texte, à l'image, au symbole, à la mode..). La démarche scientifique est la plus révélatrice des aspects positifs (progrès) et inquiétants de cette transformation.

Deux processus vont alors se conjuguer, de mon point de vue, dans le sens de l'éternel retour et dans sa dimension voilée.

Le premier est cette aspiration au détachement du temps qui marque l'individu, craintif devant l'échéance portée par le temps. Ce détachement n'est jamais acquis bien sûr, même au plus fort des certitudes techniques (relativité ...) mais il révèle la force du rêve, de la foi, de l'aspiration vers l'universalité (voire le divin). Les plans, les textes, les modes, et même les idées ne sont alors que des formes mal abouties, des étapes dans cette quête, que l'on essaye toujours d'accumuler pour en faire un escalier vers les ambitions humaines (l'étape du sacré étant révélatrice d'un tel mode opératoire).

Le deuxième est dans la nature même du modèle, qui a transformé l'idée en produit échangeable, sans pouvoir tout à fait traduire la dimension imaginée que porte singulièrement son origine intellectuelle. Il nous ramène inexorablement à ses dimensions physiques, aux supports. Il stabilise de fait et non seulement de volonté. La dimension commerciale est la force du modèle (l'argent, la donnée, l'énergie..).

La nature même de cet intermédiaire répond finalement assez bien à la première aspiration. Il y a complicité pour entretenir l'ambiguïté permanente entre le progrès comme étape vers l'universalité ou l'éternité, et le refus du temps qui se réfugie dans l'éternel retour des modes et des modèles.

C'est l'être lui-même qui est porteur de cette ambiguïté, et il n'est pas surprenant que ce soit au travers de sa dimension féminine, porteuse d'avenir, de naissance et de renaissance, que ces questions se manifestent avec le plus d'acuité, surtout quand il fait beau et chaud et que le labeur ne distrait plus de tout cela. Sous la pluie, le besoin d'éternité est moins pressant, et la mode plus grise. Dans les bureaux aussi, quand la population est surtout masculine. L'uniforme est un code qui tente de jouer de ce pouvoir.

### **Commentaire n°2**

Après avoir lu L'éternel retour voilé, voilà ce que j'en retiens :

Grâce à la lecture du Prologue, je crois comprendre mieux maintenant pourquoi tu plais tant aux femmes : c'est parce qu'elles te plaisent toutes. Non, pas toutes : les séductrices seulement. Tu regardes celles qui aiment l'être, et ton regard les convoite, répondant ainsi à leurs attentes : tu es bon public.

Quelles que soient leurs formes : tu es l'homme regardant idéal dans le sens où il semble que tu serais prêt à dire "peu importe le flacon... pourvu qu'on ait l'ivresse ..."; que la femme soit un peu trop enveloppée (au regard des références de taille actuelles) ou trop maigre ne change rien à ton regard ; du moment qu'elle joue de ce corps pour plaire, il te plaît, car tu es sensible aux courbes, aux mouvements, à la couleur, aux tissus, à la grâce, aux regards, à la provocation ...

Dans le jeu de la séduction, tu réponds toujours présent. Et il est évident que les femmes aiment à se contempler dans un regard qui les rend belles. C'est la récompense des efforts qu'elles ont fait devant leur glace, chez le coiffeur.... Tu leur plais car dans tes yeux, elles sont gagnantes. Mais comme tu l'as compris, cela ne veut pas dire que tu les as "gagnées".

S.

### Commentaire n°3

Je n'ai peut-être pas bien compris mais ici, tu compares l'incomparable : « loi physique » et « loi morale ». (Pourquoi veut-on ou arrive-t-on à créer le *même* alors que nous-mêmes ne le sommes plus à un instant donné ? J'ai l'impression que créer le *même* n'est pas une démarche naturelle).

Tiens, on se retrouve ici avec la notion de style ! Je ne suis pas sûre que le *créateur* de mode soit passé par toutes ces compréhensions pour arriver à ses fins. Pour moi, la mode est définitivement plus proche de l'art. Elle se sert des saisons pour s'exprimer.

H.